



SPÉCIAL HÉROÏNES

ELLES voyagent en POÉSIE

Plus *intime*, plus SOCIALE,
plus *vivante* que jamais,
LA POÉSIE sort du *cadre*
traditionnel de l'édition
pour ENVAHIR les
réseaux sociaux, la rue,
les salles de spectacle.
RENCONTRE avec
QUATRE AUTEURES qui
incarnent *ce renouveau*.

« LA POÉSIE N'EST PAS UN
LUXE », ÉCRIVAIT L'ESSAYISTE AMÉRICAINE
AUDRE LORDE. C'est donc cette citation qu'a choisie

Aurélien Olivier, à l'initiative du fameux recueil *Lettres
aux jeunes poétesses* (Éd. L'Arche), en 2021, pour baptiser un
festival « parlant ». Car la poésie, ce genre littéraire que
l'on pensait disparu avec Rimbaud, Verlaine, Baudelaire
et autres maudits, est plus vivace que jamais, incarnée
par des personnalités comme Amanda Gorman, invitée
lors de la cérémonie d'investiture du président Joe Biden,
ou de Rupi Kaur, souvent qualifiée d'« Instapoète ».

La poésie a en effet rompu avec les codes classiques
– et les circuits traditionnels représentés par les maisons
d'édition et les revues spécialisées – pour envahir
les réseaux sociaux, les théâtres et les salles de concerts,
les murs de nos villes, et même nos téléphones via le SVP
(« serveur vocal poétique »), un projet qui, comme une
réactivation du *Dial-a-Poem* de feu John Giorno, permet
d'entendre un poème en appelant gratuitement un
numéro. Libre, créative, la poésie renouvelle le langage,
s'aventure dans la sphère intime, bouscule les normes
sociales et politiques. Un phénomène entendu jusque
dans les rangs des jurés du prix Nobel de littérature, qui
ont décerné en 2020 la prestigieuse récompense à Louise
Glück, plébiscitant « sa voix poétique caractéristique
qui, avec sa beauté austère, rend l'existence individuelle
universelle ». Et n'en déplaise à Philippe Katerine
qui, une paire de ciseaux plantée en plein cœur, chante
Mort à la poésie, les quatre poétesses de ce portfolio, toutes
nées dans les années 1980 ou 1990, revitalisent cet art
longtemps méprisé. Le cercle des poétesses ressuscitées.



CÉCILE COULON

*“J’ai trois sources : ce que je lis,
ce que je sais de la vie des autres,
ce que je ressens”*

Imprégnée de Marguerite Yourcenar, de Guy de Maupassant ou d’Emily Brontë, Cécile Coulon publie son premier roman au sortir de l’adolescence. Bardée de récompenses, dont le prix Apollinaire, considéré comme le Goncourt de la poésie, et coéditrice de la collection L’Iconopop pour les Éditions L’Iconoclaste, elle continue de poster de courts textes sur Facebook et sur Instagram. « On n’a pas besoin de conseils pour écrire / On a besoin d’une grande force fragile », dit-elle. Un parfait oxymore pour présenter celle qui avoue se cacher derrière ses poèmes, parce qu’ils sont plus forts qu’elle.

POURQUOI LA POÉSIE ? Parce que c’est impossible pour moi de faire autrement. C’est la manière la plus simple, la plus évidente et la plus vraie de raconter les mondes qu’il y a dans la réalité, et les sursauts qui me traversent.

COMMENT LA PRATIQUER EN 2024 ? Les supports pour la poésie sont nombreux : bien sûr, l’écrire, la publier sous forme de livre ou de textes dans des revues. Mais les réseaux sociaux permettent de poster en permanence, sous n’importe quelle forme, pour tous les publics. La scène ouverte reste sans doute la manière la plus efficace et radicale de partager et de proposer des œuvres.

VOTRE PRINCIPALE SOURCE D’INSPIRATION ? Il y a trois sources : ce que je lis, ce que je sais de la vie des autres, ce que je ressens. J’utilise ces trois canaux d’inspiration pour écrire, sur une durée très courte, les sensations qui me viennent.

UNE CITATION PRÉFÉRÉE ? Marguerite Yourcenar : « Vous autres poètes avez fait de l’amour une immense imposture : ce qui nous échoit semble toujours moins beau que ces rimes accolées comme deux bouches l’une sur l’autre. »

« La Langue des choses cachées », Éditions L’Iconoclaste, 2024.

ANNA AYANOGLU

*“Je suis une arpenteuse de rues
invétérée!”*

Dans son deuxième recueil, *Sensations du combat* (Éd. Gallimard, 2022), Anna Ayanoglou écrit *Et la douleur en délivrance*, sorte de prélude à celui dernièrement paru, qui débute par le récit de son avortement. Ses poèmes sont segmentés en mouvements, un terme qui évoque la composition musicale et le déplacement ; car Anna Ayanoglou marche autant qu’elle écrit pour mieux rythmer ses mots. Pour cette auteure née en 1985, aux origines française, grecque et polonaise, la poésie est le lieu de l’exploration. Qu’elle célèbre notamment avec *Et la poésie, alors ?*, un podcast sur Radio Panik dédié aux poèmes du monde entier. Ou comment « éprouver l’ailleurs ».

POURQUOI LA POÉSIE ? Parce que je ne peux pas faire autrement ! Pour saisir ce qu’il y a de dense dans le monde, comme en moi. C’est un outil d’exploration aussi ample que précis de l’expérience humaine.

COMMENT LA PRATIQUER EN 2024 ? En se gardant de l’immédiateté, qui a tendance à figer le travail à un stade trop précoce, l’empêchant d’atteindre sa pleine puissance. En acceptant de tâtonner, de se perdre. Et en se nourrissant d’autres voix poétiques puissantes : Alejandra Pizarnik, Iman Mersal, Pia Tafdrup pour ne citer qu’elles.

VOTRE PRINCIPALE SOURCE D’INSPIRATION ? Ma vie, celles des gens qui m’entourent – mes proches ou des personnes croisées puis jamais revues. Les paysages dans lesquels nous évoluons, avec une prédilection pour les villes, qui portent l’histoire de tant d’autres avant nous. Je suis une arpenteuse de rues invétérée !

UNE CITATION PRÉFÉRÉE ? *Tu t’obstineras*, poème du grec Aris Alexandrou, se termine par ces mots : « Que tu le veuilles ou non, il te faut acquérir ton propre espace. » Cet « acquérir » – et non pas « conquérir » ! – est sublime. ●

« Appartenir », Éditions Le Castor Astral, 2024.



PHOTOS LAURA STEVENS ET DR



CÉCILE COULON : VOIR AVEC LES MOTS

LITTÉRATURE

Pauline de Toffoli

Dans son roman *La Langue des choses cachées*, Cécile Coulon nous transporte, comme de coutume, dans un univers qui valse entre conte, magie noire et paysages impétueux. Cette fois-ci, ce sont les pérégrinations de ceux qui connaissent la mystérieuse langue des choses cachées, que nous suivons, envoûtés par le mystère qui drapè leur délicate présence. À première lecture, on pourrait songer se trouver face à un roman - une presque nouvelle - occulte, ésotérique, trop cryptique pour mériter d'y céder son intérêt. Et pourtant : la langue cachée, celle de Cécile Coulon, si l'on a la patience de la laisser se déployer, nous mène vers des pans inexplorés de la vie, et des infernaux labyrinthes intergénérationnels.



CELA POURRAIT VOUS INTÉRESSER

CRITIQUES

ZC



SIMONE WEIL : DE MARX À LA

Carla Ouhoud

Née au début du XX^e siècle, contemporaine de Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Hannah Arendt, Maurice Merleau-Ponty et Simone de Beauvoir,...

MICHEL HOUELLEBECQ : LE...

Pierre Poligone

CRITIQUES

ZC

ERWAN VILLARD : "JE CROIS,...

Manon Lopez

CRITIQUES

LE FEMININ NON MATERNEL :...

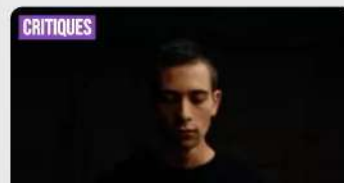
Margaux Goldminc-Mérand

CRITIQUES



DU MÊME AUTEUR

CRITIQUES





Il y a les médecins ; il y a les guérisseurs. Les médecins parlent avec les remèdes et les médicaments, les guérisseurs communiquent avec le corps et comprennent, les paumes tendues, les chairs blessées. Il est heureux de constater qu'en 2024, le genre du conte survit à celui du témoignage, que la magie et l'enchantement ne se laissent pas engloutir par le fétiche du réel et du mensonge de l'authentique. Car n'a-t-on jamais pressenti que les légendes ornent toujours les rues de Paris, hantent les métros berlinois et auréolent les hauteurs des Alpilles ? Dans *La Langue des choses cachées*, le *fil*s est appelé pour sa première mission, auprès d'un enfant malade. Sa *mère*, grabataire, lui cède ses fonctions : il sera, désormais, celui que l'on appelle dans les villages désolés, les vallées creuses et minérales, afin de guérir ceux pour qui la fin est proche. Aucun des deux personnages ne possède de nom : la *mère*, le *fil*s. Rien ne nous est dit d'eux, et cela n'importe pas. Enlaçant le récit, un prologue et un épilogue éclairent à la manière d'un cierge presque éteint ce que nous découvrons au fur et à mesure de la lecture. En réalité, ce n'est pas une histoire de sorcières ni un récit de fantasy que nous livre Cécile Coulon : c'est une fulgurante interrogation sur ce que sont la mort, la famille, la solitude, la nature, et les traumatismes intergénérationnels. C'est une manière de conte philosophique à la Balzac, c'est le langage qui murmure ce que personne ne parvient à exprimer.



DE L'USAGE DES MOTS

Estelle Ogier

ÉCRIVAIN : Cécile Coulon. TITRE : Le Rire du grand blessé. GENRE : Conte philosophique. MOTIF : Chambouler le lecteur. FAÇON : Raconter une putain de bonne histoire. À peine ouvre-t-on le dernier livre de Cécile Coulon qu'on se sent projeté ipso facto et manu...

Nature et cruauté

« J'ai écrit cette histoire dans un état hypnotique, bouillonnant, fiévreux. Je voulais raconter ce que sont ces lieux, ces endroits sans lois inscrites, sans rien si ce n'est une église et un pont, flanqués de quelques maisons. » C'est ce que Cécile Coulon déclare à propos de *La Langue des choses cachées*. Le défi est relevé haut la main ; il a été pulvérisé. L'art de l'atmosphère fait lettres, il s'agit, assurément, d'un des talents les plus remarquables de Cécile Coulon. La nature – nous voulons dire, LA nature – qui n'épargne pas les hommes, celle qui n'a pas à « reprendre ses droits » puisqu'elle ne les a jamais perdus, voilà ce dont les pages du roman nous badigeonnent le visage et le ventre. Il n'est que rarement donné à un auteur de sentir – et non comprendre, car il n'est plus même question d'entendement – ce que possède le sauvage de beau dans toute la cruauté et le désespoir des paysages qu'il déploie. Cette mise en place d'une nature aussi saturée qu'elle apparaît

LEMOFIL : LE RAP A FLEUR DE

Pauline de Toffoli

Lémofil, c'est un projet audacieux, qui tisse avec élégance, finesse et intensité musique française, poésie et rap. Une démarche originale, unique dan...

GENEVIEVE BRISAC : PORTRAIT...

Pauline de Toffoli

CRITIQUES

ANNA AKHMATOVA : LA PLUME...

Pauline de Toffoli

CULTES

HELENE CIXOUS : LE TRIOMPHE...

Pauline de Toffoli

CRITIQUES

ECOUVR
CRITIO

décharnée est une manière plus qu'habile d'installer l'univers des guérisseurs, ces fantômes de chair qui errent pour le meilleur et le pire, entre les rochers, sur les ponts qui menacent de s'effondrer, au-devant d'horizons que l'on n'ose pas sonder.

« Il comprend pourquoi sa mère l'a envoyé à sa place : elle n'a plus l'âge de marcher jusque-là. Elle n'a plus l'âge d'affronter cette solitude, ces vallées enfoncées. Lui doit apprendre que le soleil, ici, est un meurtrier, que l'eau est si froide qu'elle écrase le ventre, que la nuit les deux collines se rapprochent pour tenir entre leurs cuisses les maisons au chaud jusqu'à l'aube. » (p. 16).

Les guérisseurs eux-mêmes redoutent la nature, et plus, d'ailleurs, que les hommes qui ne voient pas les « choses » (mais quelles « choses » ? Patience.). Les guérisseurs savent qu'elle dit ce qui ne franchira jamais leurs lèvres ; les hommes ont peur, les guérisseurs arpentent le sauvage comme on lutterait sur un dénivelé de 5000 mètres. Ce n'est pas que leurs membres sont plus faibles, que leur composition physique est plus précaire ; c'est qu'ils savent, qu'ils entendent les paroles qui n'en sont pas, des éléments autour d'eux ; le langage incessant des choses du monde les fait tituber.

LA NATURE EST UN CORPS À CORPS AVEC L'HOMME, MÊME LORSQU'IL DEMEURE CLOÎTRÉ DANS SA MAISON.

La nature est un corps à corps avec l'homme, même lorsqu'il demeure cloîtré dans sa maison. Le discours de Cécile Coulon ne porte pas d'engagement écologique à proprement parler. Les maux qu'endurent les hommes ne sont pas des punitions infligées par une nature bafouée. Revenant sur la période du Covid, elle déclare : « Je n'ai pas vu ce virus comme une punition de la nature sur l'homme. Un virus est quelque chose de naturel, l'histoire de l'homme est jalonnée par de grandes maladies. En revanche, d'un point de vue philosophique, avoir été confrontés à une mort aussi rapide, inattendue et implacable nous a remis à notre place, dans un écosystème où l'homme n'était pas plus fort qu'un virus. C'est une leçon d'humilité. » (GQ, 25 août 2020). En bref, la lutte n'est pas une question de revanche, de châtiment : elle habite le monde du vivant, elle s'incorpore à l'existence de celui-ci et il convient de l'inscrire dans l'ordre de la normalité. Cette vision très originale du rapport entre nature et humanité, dans lequel cette dernière n'est pas exclue de la première, permet de songer comme nous avons sans le savoir bâti un mur entre nous et ce qui ne parle pas, entre nous et ce qui palpite sous la roche, entre nous et la langue des choses cachées.

CHAQUE PERSONNE QUE L'ON CROISE SEMBLE CACHER DES SOUFFRANCES ENFONCÉES

SOUFFRANCES ENFOUIES.

La rédemption : porte ouverte entre la vie et la mort

"Le corps se souvient". Et c'est vrai, chaque personne que l'on croise semble cacher des souffrances enfouies. L'homme suspecte ces blessures du passé ; le guérisseur lui, les voit, les ressent, les connaît presque comme s'il s'agissait des siennes. Le guérisseur peut bien cacher son regard derrière ses mains, il ne peut pas ne pas voir ; et c'est bien pour cela qu'on l'appelle. Il sait les drames de chaque habitant auquel il prodigue ses soins, il comprend où la maladie frappe, quels organes : le cœur, les poumons, les intestins... Il comprend, et, condamné à parler cette langue qui foudroierait les hommes, il assume seul la vision et les murmures de ces choses cachées qui effraient et dominent l'humanité. Il soigne en parlant avec les mains et le silence.

Or, la nature également se souvient. C'est ce que semble indiquer le tour étrange que prend la première mission initiatique du *fils* , appelé en première instance pour soigner un enfant, au visage angélique, sévèrement malade. Précisons qu'un guérisseur a pour obligation de ne s'occuper que du patient pour qui il a été appelé, et ne doit se mêler de rien d'autre. Pourtant, le *fils* désobéit aux codes de déontologie : il répond plutôt à l'appel d'un petit villageois et se détourne du malade qui lui avait été désigné, le seul qu'il était autorisé à voir. Arrivé dans la maison du second garçon, un drame intergénérationnel se révèle avec toute sa violence. Le lieu, devenu la figure du malheur, étouffe sous les crimes perpétrés sur sa terre ; devenu corps de douleur, il meurt avec les femmes que l'on a violentées, déchirées. Or, la *mère* savait ; mais la *mère* n'a rien fait. Alors, toute la question de la rédemption se pose, accourt, essoufflée, lors des derniers chapitres du roman. Peut-on, coupant le lien avec sa propre *mère* , couper les liens maudits d'une génération sacrifiée sur l'autel de l'indicible ? Délivrer, pardonner, corriger ce qui ne peut être suturé, rompre les lois ; c'est l'ultime énigme à laquelle le *fils* sera confronté :

« Il pense qu'il aurait fait la même chose, mais, au fond de lui-même, une voix de jeunesse, de révolte, vierge des ordres de la mère, ignorante de l'équilibre des hommes, pure de toute parole humaine, de tout commandement divin, cette voix souffle que ce n'est pas juste. » (p. 123).

De ses choix, du pouvoir de vie ou de mort dont il dispose, une ère neuve esquissera un sourire ou un soupir. *« Car c'est ainsi que les hommes naissent, vivent et disparaissent, en prenant avec les cieux de funestes engagements. » (p. 7)*

• **La Langue des choses cachées, Cécile Coulon, L'Iconoclaste, 2024.**

• Crédit photo : © Laura Stevens

Un article par Pauline de Toffoli, le 12 décembre 2024

PARTAGER CET ARTICLE



PAULINE DE TOFFOLI

Rédactrice

Diplômée en philosophie et en littérature, Pauline de Toffoli poursuit actuellement ses études à l'Ecole normale supérieure de Paris. Germaniste, elle





littérature

Dans un village reculé, un jeune homme porteur d'un mystérieux pouvoir de soigner fait ses armes. Cécile Coulon livre un roman rugueux et envoûtant, à la lisière du conte.

L'attente au fond du puits



Dès les premières pages, Cécile Coulon installe un univers dense où tout se sait et où tout fait mystère.

Feifei Cui-Paoluzzo/Getty Images

La Langue des choses cachées

de Cécile Coulon

L'Iconoclaste, 134 p., 17,90 €

C'est l'un des secrets les mieux gardés. Certains savent la langue des choses cachées. On les appelle lorsqu'on ne sait plus à qui demander de l'aide. *« Ils se mêlent aux autres et les soignent, les apaisent, ils ressemblent à des hommes et des femmes mais ils portent en eux des décennies de douleur et de joie, ils connaissent le feu, ils l'ont en eux, ils maîtrisent les flammes. »* Toute une journée, le fils a marché jusqu'à un lieu-dit appelé le Fond du puits, figé dans l'ombre permanente de deux collines. Comme toujours, c'est la mère qui a été appelée. Mais elle a décidé que partirait seul son fils qui l'accompagne depuis des années. Sa première fois seul. Un hameau d'une vingtaine de maisons endormies sous la bruine, un étroit ruisseau d'eau glacée, des ruelles désertes. *« L'église, toute menue dans cette*

vallée, tendait vers les nuages son clocher silencieux. » À la nuit tombée, le fils arrive auprès du prêtre qui attendait la mère mais sait le reconnaître. *« Il y a dans sa démarche, dans son reste d'enfance, la tra-*

Elle narre une nuit, mais balaie les décennies, peut-être les siècles, jusqu'à annihiler le temps.

ce de la mère, son pas inaudible, son calme, sa chevelure volante, mal peignée, et son dos droit malgré les trente kilomètres à pied. »

Accompagnés seulement par les hululements de hiboux et les grincements des volets, les deux hommes traversent le village jusqu'à une maison pleine de cris, ceux de plusieurs générations de femmes, que seul le fils entend. Et jusqu'à la chambre d'un enfant

plus mort que vif veillé par un père qui suinte l'alcool et la violence, anéanti de chagrin.

Dès les premières lignes, la langue poétique et lyrique de Cécile Coulon saisit. Implacable, elle roule et gronde avec la puissance d'un torrent qui dévale une pente rocheuse, emportant tout sur son passage. Dès les premières pages, l'écrivaine installe un univers dense où tout se sait et où tout fait mystère. Dans ce récit aussi court que virtuose, elle narre une nuit, mais balaie les décennies, peut-être les siècles, jusqu'à annihiler le temps. Surgit la mère, à l'œuvre dans le passé et probablement dans le futur de cette nuit. Une nuit d'épreuve du feu pour le fils, tenté de transgresser un interdit ancestral. La douceur et la brutalité bouillonnent dans ce conte ensorcelant sur la noirceur de l'âme humaine et les violences exercées par les hommes sur les femmes, les douleurs jamais enfouies et les atrocités indépensables.

Corinne Renou-Nativel